

P O L A R

AHMED TIAB



Le Français  
de Roseville

 l'aube  
NOIRE



# LE FRANÇAIS DE ROSEVILLE

La collection *L'Aube noire*  
est dirigée par Manon Viard

© Éditions de l'Aube, 2016  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

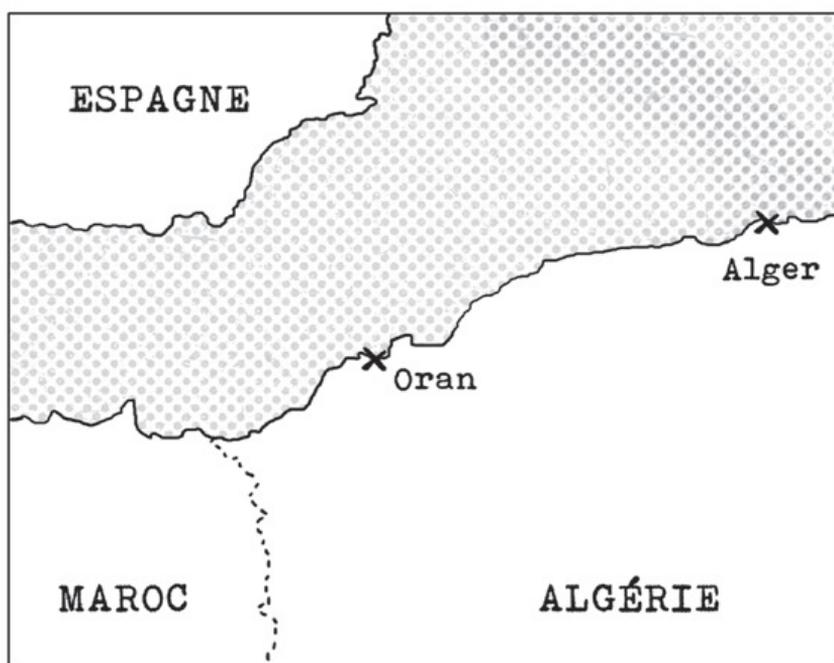
ISBN 978-2-8159-1357-7

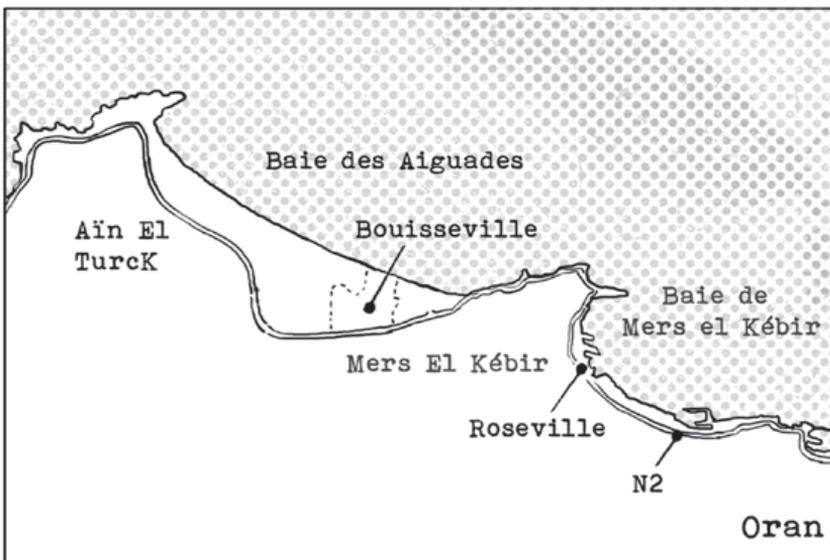
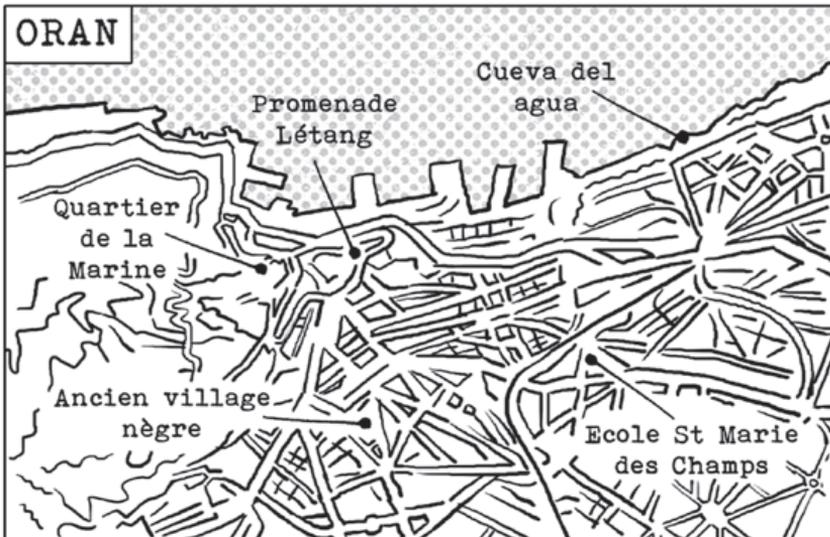
Ahmed Tiab

# Le Français de Roseville

roman

*éditions de l'aube*







*À Mina.*



Les personnages de cette histoire sont fictifs.  
Seuls les lieux existent...  
parfois.



ORAN, MAI 2013.

Dès que Kémal Fadil arriva sur les lieux, il comprit immédiatement qu'il devait renvoyer tous les ouvriers du chantier, sauf le conducteur de l'engin qui avait fait la trouvaille. En tant que commissaire de police du district de la Marine dont dépendait le vieux quartier espagnol où la découverte avait eu lieu, il était automatiquement en charge de l'affaire. Jusque-là, il travaillait sur le vivant, voire sur du mort de fraîche date. Avec cette affaire, il subodorait de l'historique, du paperassier; il craignait les complications... et tout le reste.

Cela faisait plus de dix ans qu'on parlait de raser ce vieux quartier. Deux groupes aux intérêts antagonistes négociaient, déroulaient d'interminables palabres, tergiversaient et marchandait ferme, comme des vendeurs de bagnoles d'occasion trafiquées. Chacun voulait dire son dernier mot, chacun voulait avoir raison. Chacun savait aussi que sous ces latitudes fortement méridionales, celui qui aurait raison serait celui qui en dernier lieu bénéficierait des meilleurs appuis et des relations les plus haut placées. Le piston restait le meilleur fluidifiant pour les relations sociales.

Une décennie qu'un groupement d'associations de défense du patrimoine du centre historique de la ville d'Oran ferrait contre des promoteurs immobiliers qui

vendaient de la surface de bureaux à l'hectare. Les premiers rêvaient d'une Barcelone du Sud, touristique et artistique, vitrine culturelle de la deuxième plus grande ville du pays. Ils voulaient rendre à Oran sa situation historique de bastion méditerranéen incontournable. Les seconds n'avaient qu'un hypercentre à la sauce Dubaï en tête. Une forêt de tours en verre qui émergent d'une ville conçue pour être basse, de taille humaine. L'Oranais n'avait rien du Bédouin milliardaire moyen-oriental.

Le patrimoine contre le clinquant, la culture contre le bling-bling. David contre Goliath.

Mais ils persévéraient et mettaient toutes les forces dont ils disposaient pour orienter l'administration vers l'alternative qu'ils appelaient de leurs vœux, certes beaucoup plus onéreuse, qui consistait à valoriser les édifices anciens qui tenaient encore debout et donnaient encore une âme à ce quartier emblématique, et à cette ville en perdition urbanistique.

La restauration d'une partie du quartier de la Marine nécessitait le recours à un savoir-faire depuis longtemps oublié. Il fallait avouer que dans ce pays, on restaurait peu. On préférait reconstruire. Laisser causer la pelleteuse et le bulldozer. La table rase comme solution simpliste à tous les problèmes. La reconstruction révolutionnaire et salvatrice par principe.

Les amoureux des vieilles pierres et du renouveau du vieux quartier de la Marine s'entêtaient et affirmaient qu'il n'était pas interdit de faire appel à de la main-d'œuvre étrangère, en prenant pour exemple les hideuses tours de verre et d'acier édifiées récemment sur le prolongement du Front de Mer, vers la sortie est de la ville. Les promoteurs avaient obtenu toutes les autorisations préalables pour recruter des ouvriers chinois par milliers, provoquant au passage la colère des associations de chômeurs et les syndicats des travailleurs du bâtiment qui criaient au dumping social. Les Chinois

étaient supposés travailler deux fois plus vite que la main-d'œuvre locale : l'antienne internationale n'était pas tombée dans l'oreille de sourds. L'Algérien excellait dans la pratique du lieu commun.

Par ailleurs, l'arrivée massive et insolite de cette nouvelle communauté à Oran paraissait avoir eu des effets bénéfiques, inattendus dans cette société généralement fermée aux mélanges ethniques improbables : on prétendait avoir constaté, dans les maternités, un regain des naissances de petits Oranais aux cheveux noirs et raides et aux yeux joliment bridés.

Le combat demeurait tout de même inégal : arrière-garde contre progressistes. Protecteurs du patrimoine romantiques contre modernistes capitalistes. Les premiers avançaient avec l'argument touristique pour parler au petit commerce environnant, et obligèrent ainsi les autorités à lâcher un peu de lest. Suffisamment pour sauver quatre pâtés de maisons entourant une petite place au milieu de laquelle trônait un vieux platane : à peine un centième de toute la surface du quartier. C'était leur dernier mot.

Sous le platane, un banc et un vieillard rouillaient tranquillement, hors du temps.

\*

« Putain ! Voilà qu'il commence à pleuvoir, grogna Kémal. L'endroit va devenir un vrai bournier !

— J'ai demandé qu'on apporte des bâches pour couvrir le trou en attendant », cria l'un des agents en uniforme qui l'accompagnaient.

Le conducteur de l'engin d'excavation fut prié de dégager sa grosse machine pour que Kémal puisse y voir de plus près. Le visage livide et un tremblement incontrôlable

agitant frénétiquement ses quatre membres, le gars parvint à surmonter sa frayeur, remonta dans sa cabine pour engager une manœuvre de repli assez périlleuse, qu'il accomplit avec brio malgré l'étroitesse de la rue.

C'était lui qui avait vu les premiers ossements affleurer dans le tas de terre ramassé par sa pelleteuse. Au début, il avait cru avoir déterré un animal : un chien, ou peut-être un mouton qui n'avait pas survécu au massacre annuel des fêtes de l'Aïd<sup>1</sup>, jusqu'à ce qu'un crâne humain ne vienne émerger de la terre ramassée dans le godet de son engin.

Maintenant, il faudra creuser à l'aide de petites cuillères et de pinceaux pour ne pas en perdre une miette, pensa Kémal. Il imaginait déjà la fureur du promoteur lorsqu'il saurait que son chantier allait traîner. Malgré la pluie collante et l'étrange découverte, il jubilait à l'idée d'emmerder les vendeurs de bureaux car il n'aimait pas beaucoup la façon dont on transformait petit à petit sa ville. Il s'approcha du trou formé par l'excavatrice afin de se rendre compte de la situation de plus près. Il tentait vainement de se protéger de l'averse d'eau tiède qui lui tombait dessus. Il finit par crier à l'adresse d'un des flics :

« Empêchez l'accès au public de cette partie du chantier et prenez l'identité du type à la pelleteuse. Retrouvez le chef de chantier, l'architecte ainsi que le gars de l'urbanisme de la mairie : je veux voir tout ce beau monde demain matin à mon bureau », ordonna-t-il.

Il appela Moss pour le mettre au parfum. Lui et ses rats de laboratoire devaient rappliquer sur-le-champ pour faire les premiers prélèvements... et la ressemblance avec les séries américaines s'arrêtait là.

---

1. Fête musulmane durant laquelle chaque famille doit sacrifier un mouton.

Mustapha Kadri, dit Moss, était à la fois le légiste en chef et le patron du laboratoire de police scientifique d'Oran. Il pouvait également donner des ordres aux gars des archives. Son périmètre de compétences était assez mal délimité en réalité, et semblait très large puisqu'il englobait divers services dont il était devenu le coordonnateur par la force des choses ; son expertise était également irremplaçable. Physiquement, il tentait vainement de cacher ses rondeurs dans de sempiternelles chemises hawaïennes à grosses fleurs taillées dans des parachutes ascensionnels, qui béaient souvent au niveau du nombril, qu'il avait conquérant et précurseur. Ses longs cheveux hirsutes et gras et des lunettes rondes de myope lui donnaient l'air d'un *Big Lebowski*<sup>1</sup> à la sauce maghrébine. C'était le plus grand coureur de filles qu'ait jamais connu Kémal Fadil, et aussi son meilleur ami.

Kémal avait assez d'expérience pour savoir qu'il devait agir rapidement afin de ne pas laisser libre cours aux fantômes. Ici, le son va plus vite que la lumière, contrairement à ce que prétend la science. Déjà les premiers gamins avaient bravé la pluie et tentaient de savoir pourquoi des types en uniforme quadrillaient le coin. L'endroit n'était pas vraiment du genre accueillant pour les forces de l'ordre. La pauvreté pouvant rarement s'affranchir de la délinquance, ce ghetto était devenu un coupe-gorge où les flics n'osaient même plus s'aventurer.

La pluie avait redoublé d'intensité. Averse lourde et poisseuse de printemps. Elle tombait en flaques sur le pare-brise de la voiture banalisée dans laquelle Kémal s'était finalement réfugié. À l'intérieur, ça sentait le chien mouillé et la chaussette négligée. On pouvait dater l'âge de la bagnole en comptant les cercles de sel corporel blanc dus à la transpiration

---

1. Personnage d'un film des frères Coen, fainéant et négligé, incarné par Jeff Bridges.

dont les sièges étaient auréolés. Kémal mit la radio et dévissa la bouteille thermos où le café finissait de refroidir. Maudit café, impossible de le boire à des températures convenables dans ce métier. Moss l'avait rejoint à l'intérieur de la voiture :

« L'analyse des ossements le confirmera, mais ils me paraissent trop frais pour intéresser un archéologue, commença-t-il en sirotant à son tour le mauvais jus refroidi.

— Mais ils ne le sont pas assez pour raconter une histoire récente non plus. C'est sûr ? J'aurais tellement aimé filer tout ce paquet d'os au département des antiquités du musée Demaëgh ! Ils auraient volontiers dépêché une bande d'étudiants chevelus, munis de racloirs, de pinceaux et de rêves de cités magnifiques ! Des délires de trésors de corsaires arabes enfouis plein la tête juste pour faire traîner les travaux et emmerder les nababs du BTP oranais ! Au lieu de ça, je vais me farcir une enquête qui fatalement échouera dans un tiroir poussiéreux du commissariat. Combien de macchabées ? demanda-t-il, revenant à la réalité.

— Pour le moment, nous avons deux crânes : un adulte et un enfant... »

Moss prit un air sérieux.

« J'ai aussi trouvé ceci sous les ossements du même, dit-il ému, presque en chuchotant.

— N'en parle à personne... du moins pour le moment, d'accord ? » insista Kémal sur le même ton confidentiel et recueilli.

Moss lui avait remis un minuscule crucifix en or qui avait presque disparu dans la grosse main du commissaire. L'objet avait perdu sa chaînette mais continuait à briller malgré le long séjour dans la terre humide de cette cave devenue, par le hasard d'un chantier, un caveau. Une sépulture sans noms, sur laquelle avaient poussé des cailloux et du pissenlit, dans cette rue qu'on avait pourtant baptisée pompeusement : rue des Bougainvillées.

\*

Lorsqu'il entra chez lui, il ne put réprimer, une fois encore, le haut-le-cœur que lui provoquait l'odeur âcre de cigare froid qui flottait en permanence et qui imprégnait toute chose, jusqu'au maigre plumage des deux perruches dont sa vieille mère impotente s'était entichée. Kémal avait accepté l'intrusion des bruyants volatiles malgré son horreur épidermique de tout animal domestique. Cette fois, l'odeur était insoutenable.

« Maman, la fenêtre ! » cria-t-il.

Il observa avec amusement l'effet que sa gueulante avait produit sur les deux bestioles accrochées à leur petit trapèze. Il avait hurlé si près et si fort que l'une d'elles en avait profité pour faire un léger infarctus, toutes plumes ébouriffées.

Léla, la mère de Kémal, était probablement l'unique septuagénaire de ce pays qui fumait des cigares. Naturellement, ses préférés restaient les cubains, pour lesquels elle avait une affection particulière. Comme elle ne pouvait pas en acheter elle-même, elle chargeait son fils de l'approvisionner, et ce n'était pas une mince affaire.

Kémal profitait de sa situation de flic gradé pour jouer à impressionner le petit personnel navigant sur les lignes aériennes internationales. Des hôtes complaisantes ou intéressées lui faisaient son shopping par procuration dans les boutiques free-tax des aéroports européens. Il arrivait qu'il fasse parfois du gringue pour arriver à ses fins, notamment avec une quinquagénaire célibataire et moustache qui officiait en tant qu'adjudante secrétaire au consulat d'Espagne et qui lui coulait des yeux de biche. Il se rappelait également au souvenir de quelques sous-fifres à la douane portuaire qui lui devaient une faveur : un petit délinquant de neveu à relâcher, un petit coup de main pour alléger une

contredanse salée. Jamais rien de sérieux qui pourrait compromettre sa réputation de flic intègre et impitoyable avec ceux qui se permettraient de jouer les cadors en ville.

Dans ce pays, on avait une conception curieuse de l'économie du service à la personne.

Pourtant Léla aurait aimé pouvoir le faire elle-même : elle vivait dans la colère rémanente d'avoir été clouée dans un fauteuil roulant depuis plus de trente ans déjà et pour le restant de ses jours, et empêchée de tout mouvement, vivant dans ce pays bouffi de fausse pudibonderie et plombé par les faux-semblants. Quoi de plus normal, dans un autre pays, qu'une infirme puisse accéder à la rue et faire ses propres courses, même pour acheter ses cigares ? Cette dernière raison prenait souvent le pas sur le handicap qu'elle assumait depuis l'accident de 1978.

Léla Fadil vivait recluse dans cet appartement qui pouvait loger deux familles entières. Un luxe démesuré et impensable dans une ville qui avait été littéralement assaillie par un exode rural phénoménal, une ville qui avait vu se déverser dans ses rues et ses faubourgs une population toujours plus nombreuse et qui, depuis plus de trente ans, ne pouvait subvenir à sa demande de logements. Elle ne sortait plus aussi souvent qu'elle le voulait car elle était incapable d'affronter cette rue devenue définitivement hostile et si grouillante à ses yeux.

Aux premiers jours du printemps, Kémal repliait son fauteuil roulant, la prenait dans ses bras et la descendait jusqu'à la voiture. Ils mettaient un gros panier à provisions dans le coffre et prenaient la route de la Corniche, direction la plage de Coralès. Ils passaient la journée entière au bord de la mer, hors de l'agitation estivale et de ses baigneurs qui prenaient d'assaut les rivages de la côte ouest dès le mois de mai. Léla préférait cette plage, toujours à mer plate grâce à son orientation géographique particulière qui lui épargnait les vents